

## FEU DESTRUCTEUR OU FEU CONSTRUCTEUR DE RÉVOLUTIONS EN MÉDITERRANÉE

En préambule, je voudrais dédier cette intervention à la jeunesse du Moyen-Orient. En ces jours de printemps, on fête le Nouvel an iranien. L'année 2009 fut l'éveil d'une vague verte que l'on semble oublier et par laquelle la jeunesse iranienne a cherché à se libérer du joug des ayatollahs. Le Nouvel an iranien est aussi la fête du feu et, aujourd'hui, la jeunesse iranienne tente de sauter par-dessus les cercles de feu de la tradition zoroastrienne. En hommage à son courage, à la colère de l'Iran, non pas l'Iran de Mahmoud Ahmadinejad, mais l'Iran profond, j'aimerais que l'on n'oublie pas cette révolte en latence.

Pour revenir au sujet qui nous rassemble en ce lieu, je vais vous parler du caractère paradoxal du déclenchement des révolutions. C'est par une immolation — feu destructeur — que tout a commencé : celle de Mohamed Bouazizi sur les terres oubliées de Sidi Bouzid en Tunisie, le 17 décembre 2010. C'est en quelque sorte par l'embrassement de son suicide qu'il a donné naissance à une ère nouvelle dans le monde arabe. C'est de la mort qu'est né le passage à un autre discours, le passage à une autre phase historique, à une autre phase de civilisation. C'est de la mort que tout cela est né. Dans cette révolution, il y a en même temps des forces de mort et des forces de vie. Je me référerai au caractère destructeur et constructeur du feu dont a parlé Monsieur Saïd Slimani <sup>1</sup>.

Le feu, après avoir détruit, contribue à l'équilibre de l'environnement, et c'est un bel exemple de ce qui se passe au travers de ces révolutions. Que constatons-nous ? Que des forces de vie se sont dégagées ; et nous avons cru que ce feu allait purger le monde oriental de sa fatalité, qu'il amènerait donc l'être arabe — je ne dis pas l'être musulman car je n'oublie pas qu'il y a des chrétiens en terre d'Islam, — à se rattacher à l'histoire de la modernité. Mais des forces de mort se sont échappées de cette boîte de Pandore et, au-delà de la révolution pour la liberté, ce feu provoqua d'autres brasiers, comme l'incendie de mausolées soufis en Tunisie, celui de la bibliothèque du Caire et d'autres embrasements du patrimoine culturel, visant à détruire

---

1. Voir conférence Saïd Slimani.

l'âme des nations, cette âme que l'obscurantisme veut réduire en cendres.

Ce caractère ambivalent des révolutions est à l'œuvre dans la vie politique, particulièrement en Tunisie, où a été assassiné le leader du Front populaire, Monsieur Chokri Belaïd. Sa famille et ses amis accusent le mouvement islamiste Ennahda qui, depuis de nombreux mois, protège les salafistes dont il ne fait aucun doute qu'ils sont les auteurs de ce crime. Crime politique et stérilisation du terreau de l'espérance des peuples. Pourtant, ce crime politique a apporté quelque chose : un espoir de cohésion d'une opposition face au grand défi du pouvoir islamiste ; et il est à espérer qu'il y aura des propositions allant vers une prise de conscience des peuples aux prochaines élections. De même que les forêts se régénèrent par et après le feu, il y aurait à nouveau un foisonnement d'initiatives au cœur de la société tunisienne. Tunis n'est plus cette ville où les journalistes n'étaient pas les bienvenus. Ce ne sont plus les mêmes maîtres et il y a aujourd'hui une volonté de parler. De ce brasier, la vie continue à sourdre, à jaillir.

Mais il y a une ambivalence totale. Prenons la situation des femmes : toutes les Tunisiennes sont devenues le symbole des femmes arabes les plus émancipées, bien que Bourguiba ne soit pas allé assez loin, notamment pour ce qui concerne la discrimination en matière d'héritage. Bien que les femmes tunisiennes puissent se réunir, elles restent confrontées à de terribles défis. Est-ce qu'elles vont au feu, les femmes tunisiennes ? Oui ! Les femmes sont sous la menace, mais elles ont réussi, par leur mobilisation, par la prise de conscience de la société tunisienne, à écarter un alinéa de la future Constitution, aujourd'hui en voie de rédaction, qui visait à effacer le terme « égalité » pour le remplacer par celui de « complémentarité ». On fait dire ce que l'on veut à la complémentarité ! La capacité de mobilisation des femmes constitue aujourd'hui des « contre-feu » à l'obscurantisme qui déferle. Car il déferle ! Je voudrais, à ce titre, parler des agressions contre les artistes, contre les intellectuels, des agressions contre la faculté de La Manouba dans la banlieue de Tunis, dont le vaillant doyen, Habib Kazdaghli, a porté très haut le respect des valeurs universitaires, tant sur le plan tunisien que sur le plan international. Sa résistance a été exemplaire face à sa mise en accusation par les islamistes et par celui qui est aujourd'hui le Ministre de l'Enseignement supérieur, Moncef Ben Salem.

Lors de mes nombreuses visites à La Manouba, j'ai vu cette torche sculptée dans le marbre, au milieu du Jardin du savoir, où déambulent les étudiants, ce jardin que voulaient brûler les salafistes ! Cette torche représente la lumière, la clarté, l'aspect salvateur et la chaleur du feu, l'exception tunisienne. Car il reste une exception

tunisienne, celle de l'école de pensée tunisienne, celle de tous ceux qui se sont battus pour une pensée universaliste et pour une interprétation de l'islam, métissé à l'expérience européenne de manière à fonder et à saluer l'être universel que nous portons tous en nous, quelles que soient nos croyances. Il y a en Tunisie cette ambivalence qui s'est manifestée une nouvelle fois avec un éclat noir, le 12 mars 2013. Le cercle de feu continue puisqu'un jeune homme de 27 ans, Adel Khadri, s'est immolé sur les marches du théâtre municipal. Et il a crié : « Voilà la Tunisie, voilà le chômage ! » Le cercle de feu n'en finit pas de brûler et les révolutions arabes de révéler leurs tragiques paradoxes.

Je voudrais également mentionner l'Égypte. L'Égypte où nous voyons ces doubles feux de la place Tahrir. Nous avons cru — mais nous étions naïfs — que pouvaient coexister les confessions et les sexes, que les jeunes filles pouvaient dormir sous les tentes sans subir les brimades des hommes. Mais ces feux de joie ont été anéantis par l'océan des frustrations ; et la place Tahrir, après avoir incarné l'espoir, est devenue le symbole du retour à l'ordre ancien : celui de l'ostracisme et du viol.

En Égypte, une partie de la société refuse la loi des Frères musulmans. Ainsi, aujourd'hui, il y a une contestation à Port-Saïd. C'est un feu destructeur qui nous montre à quel point ces révolutions sont déboussolées, elles vont comme des flammèches, elles éteignent un espoir et en rallument un autre ailleurs, mais le bilan en Égypte commence à être extrêmement lourd.

Quant à la Syrie, c'est un feu qui embrase tout le pays. Ce à quoi nous assistons, impuissants, c'est à plus de 70000 morts. Cette révolution a commencé sans feu, par une simple manifestation à Deraa, à la frontière jordanienne, révolution pacifique qui ne réclamait que des réformes. Puis ont suivi le rapt des enfants, leur torture, l'indignation de la population et la riposte effroyable de Bachar el-Assad. Tout cela s'est transformé en un vaste incendie qui a anéanti les espoirs des premiers manifestants et des premiers représentants de ce qu'on appelait une « Révolution syrienne ».

Aujourd'hui, le gouvernement français s'est prononcé pour l'envoi d'armes aux rebelles syriens. Que fait-on avec le feu syrien ? Va-t-on l'alimenter, va-t-on l'éteindre ? Livrer des armes, est-ce l'alimenter, est-ce l'éteindre ? Cruel dilemme ! Allons-nous alimenter le feu des djihadistes qui se sont imposés dans les rangs de la rébellion anti-Bachar au détriment d'une aile laïque mise hors-jeu ? Que faire, face à cet embrasement général ? Nous ne pouvons le réduire à une lutte entre le bien et le mal, nous devons forcément l'analyser au prisme de tous ces paramètres.

Je terminerai sur un devoir de solidarité, très clair et sans armes, à l'égard de la Tunisie. En Tunisie, la langue, les traditions, les échanges, une conception de la civilisation bâtie sur un socle universaliste nous dictent la solidarité avec les intellectuels, les artistes, avec tous ceux qui sont menacés par l'obscurantisme. Lors du procès de Habib Kazdaghli, dont la prochaine session a été reculée au 28 mars 2013, des universitaires, des médecins, un Prix Nobel ont signé une pétition de solidarité qui a dépassé les frontières. C'est un appel à la solidarité que je lance, avec tous ceux qui refusent d'être anéantis par le feu obscurantiste, au nom des valeurs de la Tunisie.

Martine GOZLAN

Essayiste, Journaliste, Rédactrice en chef Maghreb-Moyen-Orient à Marianne

*Ndlr. Cette intervention a été prononcée avant le changement de régime en Égypte et l'éviction du président islamiste Mohamed Morsi, avant l'annonce du futur retrait du parti Ennahda en Tunisie grâce à la mobilisation de la société civile et de l'opposition laïque. Mais aussi avant l'élection du président iranien réformateur Hassan Rouhani qui a rouvert le dialogue avec les États-Unis. Nous remercions nos lecteurs de bien vouloir en tenir compte.*